

CORINA BOMANN

LES
HÉRITIÈRES
DE
LÖWENHOF

★★

LE SECRET DE MATHILDA



CHARLESTON
POCHE

CORINA BOMANN

LES HÉRITIÈRES DE LÖWENHOF

Le Secret de Mathilda

Stockholm, 1931.

Depuis la mort de son père, Mathilda Wallin vit seule avec sa mère. Quand cette dernière décède brutalement, Agneta Lejongård, une mystérieuse comtesse, lui annonce qu'elle est désormais sa tutrice et l'emmène dans sa majestueuse propriété de Löwenhof. Rongée par la peur et le doute, la jeune orpheline est alors projetée dans un monde intimidant de luxe et de raffinement.

Prise dans le carcan d'un milieu qui n'est pas le sien, Mathilda décide de tout faire pour découvrir le secret qui entremêle son destin à celui des Lejongård. Mais ses recherches sont rapidement entravées par la nouvelle guerre qui menace l'Europe...

Dans le tumulte des années 1930, une saga époustouflante qui trace la destinée d'une jeune femme tiraillée entre ses rêves et son histoire familiale.

**«Corina Bomann est la réponse allemande
à Lucinda Riley.»**
De Telegraaf

Romancière à succès, **Corina Bomann** est l'auteur de nombreux ouvrages qui sont fréquemment dans les listes des best-sellers du monde entier et qui se sont vendus à plus de deux millions d'exemplaires. La saga des *Héritières de Löwenhof* est la série qui l'a imposée dans toute l'Europe.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

Texte intégral

ISBN 978-2-38529-028-3



9 782385 290283

10,50 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES HÉRITIÈRES DE LÖWENHOF

Le Secret de Mathilda

De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Île aux papillons, 2014

Le Jardin au clair de lune, 2016

Les Héritières de Löwenhof : le choix d'Agneta, 2022

Les Héritières de Löwenhof : la promesse de Solveig, 2023

Titre original : *Die Frauen vom Löwenhof – Mathildas Geheimnis*

Copyright © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin 2018

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-028-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@editionscharleston) !

Corina Bomann

LES HÉRITIÈRES
DE LÖWENHOF

Le Secret de Mathilda

Roman

*Traduit de l'allemand
par Corinna Geßner*


CHARLESTON
POCHE

PREMIÈRE PARTIE

1931

CHAPITRE 1

Je me sentais somnolente. Sur mon pupitre reposait le cahier dans lequel j'étais censée écrire, mais je n'avais pas la force de prendre mon stylo plume et de tracer des mots sur le papier. En dépit de la fenêtre ouverte, l'air était étouffant dans la salle de classe. Pourtant, nous n'étions qu'au début du mois de juin ; l'été était précoce en cette année 1931.

Plutôt que d'assister au cours de Mlle Nyström à la *realskola* de Stockholm, j'aurais préféré être dans le parc municipal. Installée à l'ombre, je me serais abandonnée à mes pensées au lieu d'avoir à écouter une leçon d'arts ménagers tandis que mes camarades m'observaient avec une curiosité importune.

Mes parents avaient tenu à ce que je reçoive une bonne éducation. Mon père m'avait lui-même inscrite dans cet établissement, m'expliquant que ce serait le seul moyen pour moi de faire mon chemin dans la vie. « À notre époque, une femme ne peut plus s'en remettre à l'unique espoir de trouver un bon mari », m'avait-il dit. Ma mère l'avait regardé

bizarrement, mais avait ajouté que désormais la beauté ne suffisait plus pour être heureuse.

Je ne voulais pas réduire leurs efforts à néant en séchant les cours. Encore moins en ce moment : l'enterrement de ma mère ne remontait qu'à quelques jours.

La mort était venue de nuit dérober l'âme de Susanna Wallin. J'avais découvert son corps sans vie au matin, après m'être étonnée au réveil du silence qui régnait dans la maison. Ma mère descendait toujours la première dans la cuisine afin d'allumer le fourneau et de préparer le petit déjeuner. Cette habitude ne l'avait jamais quittée, même après la disparition de mon père. Mais ce matin-là, elle avait manqué à la règle. Lorsque j'étais entrée dans sa chambre pour la réveiller, je l'avais trouvée les yeux grands ouverts, semblant fixer le plafond. Je l'avais d'abord crue en pleine réflexion, puis en la touchant j'avais constaté que son corps était rigide et glacé.

Lorsque j'avais compris que personne ne pourrait plus l'aider, quelque chose s'était brisé en moi. Affolée, j'avais couru chez le médecin, qui avait confirmé ma terrible certitude. Tout ce qui s'était passé ensuite avait disparu dans les ténèbres de ma mémoire. J'ignorais comment j'avais réussi à apprendre la nouvelle au pasteur et aux voisines.

La nuit suivante, alors que je reposais dans mon lit, je m'étais aperçue que j'avais dans la main le briquet de mon père. J'avais dû m'en saisir au moment où je pleurais toutes les larmes de mon corps. Il avait pris la chaleur de ma peau et, d'une certaine manière, sa présence m'avait réconfortée.

Mon père avait toujours semblé un peu absent. Quant à ma mère, elle rêvait à un monde auquel je

n'avais pas accès. L'un et l'autre s'étaient bien occupés de moi. Jamais je n'avais reçu ne serait-ce qu'une gifle. Pourtant, ils me faisaient parfois l'effet d'être de ces mannequins que l'on voit dans les vitrines, qui n'auraient été là que pour me tenir compagnie.

Mon père avait soudainement disparu de ma vie et j'en avais été inconsolable. Un jour, il n'était pas rentré à la maison. Ma mère avait attendu quarante-huit heures pour avertir la police. Des recherches avaient été lancées pour retrouver Sigurd Wallin, mais elles n'avaient pas abouti. Un témoin avait rapporté aux policiers l'avoir vu sur un pont dans le quartier de Gamla Stan et des investigations avaient permis d'établir qu'il s'y était effectivement rendu : on y avait retrouvé son briquet doré décoré d'un élégant motif floral. Il s'en servait pour allumer ses cigarillos et je l'avais toujours admiré. C'est la seule chose qui était restée de lui.

Les autorités en avaient rapidement conclu qu'il s'était jeté du pont. Les recherches s'étaient poursuivies le long de la côte, mais la Baltique était profonde et les courants entraînaient tout au large.

Un an après sa disparition, mon père avait été déclaré mort. Je m'étais alors approprié le briquet, un objet sans intérêt pour ma mère, qui avait rangé les vêtements de son mari sans manifester beaucoup de chagrin, comme si elle tournait une page.

Dans mon affliction, je m'étais cramponnée à l'idée que ma mère, elle, était encore là. Mais à présent, je n'avais plus personne à qui me raccrocher.

Dans les temps qui avaient suivi sa mort, j'avais eu l'impression d'être un fantôme. J'étais insensible, je n'éprouvais pour ainsi dire rien. Si je m'étais un peu ressaisie depuis, j'avais encore du mal à tenir

jusqu'à la fin de la journée : j'étais souvent assaillie par des crises de larmes, en général au plus mauvais moment. En pareil cas, je n'avais d'autre solution que de me terrer quelque part. J'étais telle une ombre dans notre maison jaune et dépeuplée de la Brännkyrkagatan, préférant l'isolement à tous ces gens qui m'entouraient par ailleurs et semblaient dépourvus de soucis. Ma seule consolation était Paul, qui venait me voir pour s'assurer que j'allais bien.

À la disparition de mon père, on m'avait témoigné une compassion prudente. Tout le monde jugeait l'événement terrible et nous plaignait, ma mère et moi. À présent, j'étais orpheline. Mes grands-parents paternels étaient morts depuis longtemps, et ma mère n'avait jamais parlé de ses propres parents. Je ne les connaissais pas. Lorsque je l'interrogeais à leur sujet, elle se bornait à répondre que je n'avais pas de grands-parents maternels.

Les heures que je passais à l'école étaient particulièrement éprouvantes. Je n'avais jamais eu beaucoup d'amies. À l'exception de Daga, aucune fille de ma classe ne m'adressait la parole. Après la mort de ma mère, elles me firent durement sentir ma condition d'orpheline. Chaque fois qu'elles m'observaient en parlant tout bas, c'était comme un coup de poignard. Depuis la disparition de mes parents, j'avais l'impression que plus rien ni personne ne me protégeait.

Un coup frappé à la porte de la salle me sortit brusquement de ma léthargie. C'était M. Persson, le directeur de l'établissement. Il échangea à voix basse quelques mots avec notre professeur d'arts ménagers, puis se tourna vers moi.

— Mathilda Wallin, dit-il, tu veux bien venir avec moi, s'il te plaît ?

Mes camarades se répandirent aussitôt en chuchotements. J'entendis aussi quelques ricanements.

Je me levai le cœur battant, les yeux timidement baissés, mais me ressaisis. Je savais ce que pensaient les autres : elles s'attendaient à ce que, n'ayant plus mes parents, je sois obligée de quitter l'établissement. Et, pour tout dire, c'était ce que j'appréhendais.

Je suivis avec angoisse le directeur, un homme grand et massif. Comme à son habitude, il portait un nœud papillon et une veste mal coupée. Je sentais l'odeur de son eau de Cologne et de la brillantine avec laquelle il tentait de dompter ses mèches noires rebelles.

On n'était convoqué dans son bureau que pour une faute grave ou une mauvaise nouvelle. La dernière fois que je m'y étais rendue, ç'avait été pour l'informer que ma mère venait de mourir et que je serais absente quelques jours. La pièce était vaste – et marron : des étagères marron, des livres reliés en cuir marron, une chaise marron derrière un bureau marron et, sur le sol, un tapis orné de motifs de vrilles marron sur fond beige. Aucune tache de couleur ne venait introduire de la diversité.

Une femme de grande taille, vêtue d'une élégante robe bleu foncé, nous attendait. Ses cheveux blonds étaient ramenés en chignon sur sa nuque et quelques mèches qui s'étaient échappées sur les côtés encadraient son visage aux traits réguliers.

— Permettez-moi de faire les présentations, dit le directeur en adressant un signe de tête à l'inconnue. Comtesse, voici Mathilda Wallin. Mathilda, la comtesse Agneta Lejongård.

Une comtesse ? Que venait-elle faire ici ? Je lui adressai un regard perplexe. Dans les histoires que ma mère me racontait parfois, les comtesses étaient des femmes coiffées d'un diadème et vêtues de robes scintillantes. Celle-là ne portait même pas de chapeau.

Un sourire apparut sur ses lèvres.

— Je suis ravie de faire ta connaissance, dit-elle en me tendant la main.

Je ne sus comment répondre. Devais-je faire une génuflexion ? Elle était noble, tout de même ! Lorsque sa main effleura la mienne je pliai légèrement le genou tout en me demandant ce qu'une femme comme elle pouvait bien attendre de la fille d'un comptable.

— Asseyons-nous, proposa le recteur.

— Je suis navrée que tu aies perdu ta mère. Et ce si vite après la disparition de ton père, me dit alors la comtesse.

Je lui lançai un regard surpris. Comment le savait-elle ? Était-elle de l'Assistance publique ? Travaillait-elle dans un foyer d'accueil ?

— C'est pour cette raison que je suis ici, ajouta-t-elle comme si elle avait deviné mes pensées.

— À cause de mon père ?

Elle secoua la tête.

— Pour toi.

Je tournai les yeux vers M. Persson, mais il ne fit aucun commentaire. On aurait dit qu'il assistait à un spectacle passionnant.

— Tu n'es pas encore majeure, ce qui signifie que tu as besoin d'un tuteur, poursuivit la comtesse.

Une vague de panique me traversa. Elle était donc bien de l'Assistance publique !

— Je m'en sors très bien toute seule, répondis-je. Pendant la maladie de ma mère, je me suis occupée de la maison. Et l'école...

Je m'interrompis en réalisant qu'il allait falloir payer l'établissement. Mon père avait mis de l'argent de côté à cet effet, mais j'étais trop jeune pour y avoir accès.

La comtesse jeta un regard au directeur, puis reporta son attention sur moi.

— Les cours te plaisent ?

— Oui, répondis-je en tripotant nerveusement la manche de ma blouse.

— Le recteur Persson m'a dit que tu étais une bonne élève.

— Elle est un peu faible en travaux manuels et ses résultats en physique pourraient être meilleurs. Mais elle est excellente en arithmétique, ainsi qu'en suédois et en anglais.

— Tu suis des cours d'anglais ?

— Oui, madame.

— Voilà qui pourrait t'être utile dans la vie. Tout comme savoir bien écrire et calculer.

Pourquoi l'Assistance publique s'intéressait-elle à mes résultats scolaires ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demandai-je avant que mes interlocuteurs ne continuent à passer mes notes en revue. Pourquoi êtes-vous là ? Vous voulez me placer dans un foyer ?

La comtesse haussa les sourcils.

— En aucun cas, répondit-elle tranquillement. Je souhaitais t'informer que je suis désormais ta tutrice.

J'en restai coite. Cette étrangère, qui plus est une aristocrate, allait désormais avoir la haute main sur mon existence ? Jusqu'à ma majorité ?

— Je sais que c'est un peu soudain, poursuivit-elle. Mais je ne voulais pas que tu l'apprennes lors de l'ouverture du testament.

J'étais de plus en plus perplexe. Tutrice ? Testament ? Cette femme que je n'avais jamais vue de ma vie était censée s'occuper de moi ?

— Pourquoi ? laissai-je échapper.

— Pardon ?

— Pourquoi vous ? Pour quelle raison une comtesse devrait-elle assurer ma tutelle ?

— Mathilda ! siffla le recteur pour me rappeler à l'ordre.

— C'est bon, répliqua la comtesse sur un ton apaisant avant de prendre une profonde inspiration. C'est ta mère qui en a décidé ainsi.

— Ma mère ? Qu'avez-vous à voir avec elle ?

— Nous nous connaissions. Depuis longtemps. Peu après sa mort, un notaire m'a envoyé le document dans lequel elle exprimait le vœu que je devienne ta tutrice.

Elle tira une enveloppe de son sac et me la tendit. Je sortis la lettre qu'elle contenait et la dépliai. Je reconnus immédiatement l'écriture de ma mère, les courbes caractéristiques qui débordaient autour du B et du R. La lettre était datée du 19 février de l'année précédente. Pressentait-elle déjà que quelque chose n'allait pas ? Savait-elle alors qu'elle avait le cœur fragile ? Si tel était le cas, elle avait bien donné le change. Nous n'avions jamais évoqué le fait qu'elle puisse être malade.

Je m'arrêtai sur une phrase.

Si je venais à mourir, je souhaiterais que la comtesse Agneta Lejongård assure la tutelle de ma fille Mathilda.

— Pourquoi a-t-elle écrit ça ? demandai-je. Ma mère ne m'a jamais parlé de vous.

Tout à coup, cette comtesse me devenait suspecte. Voulait-elle me vendre ou cela n'arrivait-il que dans les mauvais romans ?

— Mathilda ! me reprit le recteur sur un ton trahissant la colère. Pense donc à ce que cela signifie pour toi ! Tu devrais être reconnaissante de ce cadeau qui t'est fait.

— Oh, mais ce n'est nullement un cadeau, rétorqua la comtesse. Il est de mon devoir de m'occuper de toi. Tu seras bien au domaine de Löwenhof, et peut-être finiras-tu par le considérer comme ton foyer.

Ses paroles s'abattirent sur moi telle une averse glacée : j'allais devoir quitter Stockholm ! Qu'advierait-il alors de Paul et moi ? Que deviendrait mon souhait d'entrer à l'école de commerce ? Avec Paul nous rêvions de diriger ensemble son entreprise. Il construirait des meubles, et moi, je m'occuperais de la comptabilité parce que j'étais bien meilleure que lui en calcul.

Je pouvais dire adieu à tout cela ; je devrais me résigner à végéter sur les terres de cette comtesse. Pousser des charrettes de fumier, entasser du foin pour en faire des meules et, le soir, me morfondre au fond de cette cambrousse. Adieu, les clubs de jazz dont je rêvais secrètement de connaître l'ambiance électrique, adieu, la vie trépidante de la ville. Je serais arrachée à tout ce que je connaissais.

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Et si je ne veux pas ? rétorquai-je sur un ton de défi.

— Mathilda ! s'échauffa le recteur. On ne te demande pas ton avis !

La comtesse me regarda attentivement.

— Qu'est-ce que tu aurais fait après le lycée si ta mère n'était pas morte ? demanda-t-elle avec une douceur inattendue.

— Quelle importance ? répondis-je en sanglotant.

— Pour moi c'est important. Je ne te connais pas encore, Mathilda. J'ignore ce que tu souhaites. Or, crois-moi, je sais ce que c'est d'avoir des rêves qui ne peuvent pas se réaliser.

Je la regardai avec étonnement et le recteur poussa un soupir irrité ; il me jugeait irrespectueuse, pourtant en cet instant il s'agissait de moi, de ma vie !

Paul était le seul à qui j'avais révélé ce dont je rêvais professionnellement. La plupart des filles aspiraient à trouver un bon mari, un soutien de famille, et ne fréquentaient la *realskola* que pour devenir une ménagère avisée. Si je leur avais exposé mes projets, j'aurais été encore plus marginalisée.

— Je voudrais aller à l'école de commerce, et ensuite travailler dans une grande entreprise, m'entendis-je dire. Les chiffres me fascinent. En tout cas, je veux gagner ma vie, avoir un logement à moi et peut-être aussi une automobile.

Agneta Lejongård opina, puis me regarda droit dans les yeux.

— Ce sont de bons objectifs. Je ne vois pas ce qui pourrait t'empêcher de les atteindre.

— Je suis orpheline et je n'ai pas d'argent pour payer l'école de commerce ! Et si en plus je vais à Löwenhof...

— Löwenhof n'est pas le bout du monde, répliqua-t-elle en riant. Kristianstad est tout près. Et là-bas aussi il y a une école de commerce.

Je m'abstins de répondre que Paul n'y serait pas.

— Tu n'as pas besoin de décider sur-le-champ, reprit la comtesse après un instant. Excuse-moi de t'être tombée dessus comme ça. En tout cas, sache que je t'aiderai à réaliser tes rêves.

J'acquiesçai. De toute façon, je n'avais pas le choix ; le recteur Persson avait raison. Ma mère avait voulu que cette femme soit ma tutrice, je ne pouvais pas refuser.

— Voici une convocation chez le notaire pour demain matin. Il ouvrira le testament de ta mère. Je serai à ton côté.

Agneta Lejongård me tendit la lettre, se leva et se tourna vers le directeur.

— Elle est libérée de cours pour la journée, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, madame, répondit Persson en bondissant sur ses pieds.

— Parfait, alors on se revoit demain matin, dit la comtesse en prenant congé de moi.

J'aurais bien aimé savoir où elle était descendue à Stockholm, mais cette question me vint trop tard.

Une fois dans le couloir, je passai la main sur l'enveloppe, les yeux encore brûlants de larmes. La convocation pour l'ouverture du testament de ma mère. Cela semblait tellement irrévocable... Si je m'étais écoutée, j'aurais couru me réfugier à la maison. Mais, à cet instant, la cloche sonna et les élèves se déversèrent dans le couloir.

Daga accourut.

— Mathilda, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle avec inquiétude en voyant mes joues rougies.

Je glissai l'enveloppe dans la poche de ma jupe.

— Rien, je... je suis juste un peu déboussolée, répliquai-je en essuyant mes larmes.

Cependant je ne pouvais pas tromper Daga.

— Mauvaise nouvelle ? voulut-elle savoir.

Et, comme je ne répondais pas tout de suite, elle inspira bruyamment.

— Ils ne t'ont tout de même pas renvoyée ?

— Non. J'ai... j'ai fait la connaissance de ma tutrice.

— Une petite mémé guindée qui travaille dans un foyer d'accueil ?

— Non, une comtesse.

Daga en resta bouche bée.

— Une comtesse ? Quel rapport avec toi ?

Je vis les filles de ma classe se diriger vers nous. Pas question de pleurer devant elles ! De toute façon, elles devaient déjà casser du sucre sur mon dos.

— Cherchons un endroit où nous ne serons pas dérangées, chuchotai-je en me dirigeant vers le petit mur d'enceinte du lycée, côté sud.

CHAPITRE 2

Au cours de la soirée, je me sentis très nerveuse. J'avais des fourmis dans les membres, et même le silence de la maison ne parvenait pas à me calmer.

Les événements de la journée me paraissaient irréels. Une comtesse faisant son apparition pour emmener la pauvre orpheline ? C'était trop beau pour être vrai. Et si cela n'avait été qu'un rêve ?

Je sursautai en entendant un choc contre la vitre. D'abord, je crus qu'il s'agissait d'un des multiples bruits que la maison émettait, surtout à la nuit tombée. Puis, m'approchant de la fenêtre, j'aperçus sur le trottoir, juste au-dessous du réverbère, une silhouette bien connue.

J'ouvris le battant et Paul Ringström, qui s'apprêtait à lancer un autre caillou, suspendit son geste à ma vue.

— Qu'est-ce qui te prend de venir si tard ? lançai-je avec une indignation feinte.

— J'ai entendu dire un truc et je voulais savoir si c'était vrai.

Je n'eus aucune peine à deviner d'où il le tenait : Daga avait dû parler à son frère. Or Paul n'était pas n'importe qui : depuis quelque temps, il occupait une place importante dans ma vie. Il était en quelque sorte mon secret.

Je l'avais connu chez Daga. Je le voyais souvent, mais je ne l'avais vraiment remarqué que quelques mois plus tôt. Et, comme par hasard, je n'avais cessé de le croiser au cours des semaines qui avaient suivi. Il s'efforçait toujours de me montrer que je lui plaisais. Il était drôle, posait sur moi un regard tendre, et avec lui j'avais le sentiment d'être protégée. C'était un jeune homme avec qui je pouvais imaginer un bel avenir. En plus, il était d'une beauté renversante. Travailler dans l'atelier de son père lui avait donné des épaules larges et des bras musclés. Et je n'avais jamais vu des yeux verts comme les siens ! Lorsque nous nous promenions dans le parc, je remarquais les regards que lui lançaient les jeunes filles et j'étais heureuse de constater qu'elles lui étaient indifférentes.

Nous n'étions pas encore en couple. Ma mère ne l'aurait pas permis. Mais il lui arrivait de faire son apparition sous ma fenêtre, de jeter quelques petits cailloux et, quand nous en avions la possibilité, nous discussions.

À présent que ma mère était morte, j'aurais pu l'inviter à entrer. Mais je ne me sentais pas prête à le faire. Et puis les voisines avaient de bons yeux. Si elles découvraient que je laissais un garçon pénétrer dans la maison, elles se répandraient en ragots.

— Attends, j'arrive ! dis-je.

Paul acquiesça, mais à la lumière du réverbère je lui vis un air légèrement déçu. Il avait envie d'être

seul avec moi, cependant je craignais de ne pas être capable de me maîtriser et de céder à une faiblesse qui ne nous vaudrait rien de bon. J'enfilai rapidement ma robe et jetai sur mes épaules la grosse écharpe en laine de ma mère. Dans la journée il faisait chaud, mais les nuits restaient fraîches.

— Pourquoi on ne se voit pas à l'intérieur comme n'importe qui ? demanda-t-il lorsque je l'eus rejoint.

— Tu le sais, répondis-je sans autre forme de précision. Je ne veux rien faire que ma mère aurait désapprouvé.

— Je comprends bien, mais ta mère ne désapprouverait tout de même pas que tu aies un ami ?

— Non, mais elle a toujours dit qu'à 17 ans j'étais encore trop jeune.

La lumière du réverbère donnait à sa peau un reflet rosé et ses magnifiques yeux verts paraissaient marron, comme la terre par une journée de pluie. Elle faisait ressortir son menton énergique, son front large et la courbe de ses sourcils.

— J'aurais aimé entrer, c'est tout, soupira-t-il. Mais peut-être que notre amitié touche à sa fin.

Je lui lançai un regard effrayé.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Daga m'a rapporté que ta tutrice était une comtesse qui vit pas loin de Kristianstad. C'est vrai ?

— Oui.

Je sentis alors la pleine et entière signification de ces mots. Si je partais pour Löwenhof, je ne le verrais pas pendant longtemps. Bien trop longtemps.

— Alors tu vas t'en aller ?

— Oui, mais... En fait, je ne sais pas. Nous n'en avons pas encore parlé.

Paul plaça ses poings sur ses hanches.

— Tu aurais dû lui demander.

— Tu as raison, mais... j'ai été prise au dépourvu. Le recteur m'a convoquée dans son bureau pour me la présenter. Elle m'a expliqué qu'elle était propriétaire d'un grand domaine et m'a demandé ce dont je rêvais pour l'avenir.

— Et... j'en fais partie, de tes rêves ?

— Bien sûr, mais je ne pouvais pas le lui dire, n'est-ce pas ?

Je voulus poser mes mains sur sa poitrine, mais me ravisai en le sentant figé comme un bloc de pierre.

— Tu vas t'en aller, dit-il en repoussant une mèche qui me tombait sur la figure. À moins que tu ne puisses refuser sa tutelle.

Je baissai la tête. Comme j'aurais voulu avoir l'âge d'agir à ma guise ! Quatre ans ! Pourquoi le ciel ne m'avait-il pas accordé ces quatre années de plus avec ma mère ? Le destin m'apparut encore plus injuste.

— C'est la volonté de ma mère, expliquai-je. Mais, même si je quitte Stockholm, ça ne veut pas dire que nous perdrons contact... Ce ne serait que pour quatre ans.

— Quatre ans ! s'exclama Paul avec effroi. Mais c'est terriblement long ! Je ne suis pas sûr que nous serons capables d'attendre tout ce temps. À ce moment-là, j'aurai 23 ans.

— Et alors ? Dans quatre ans, j'en aurai 21. Nous serons encore très jeunes.

— Mais... Et si je veux t'épouser ?

Je plongeai mon regard dans ses yeux.

— Tu sais que je ne peux pas me marier sans l'accord d'un tuteur, quel qu'il soit.

— Justement !

— Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux attendre ? répliquai-je en m'efforçant de ne pas hausser le ton sous l'effet de la colère qui m'envahissait. Je ne me retire quand même pas du monde ! Et puis pourquoi tout de suite parler de mariage ? Je n'ai que 17 ans, toi tu en as 19. Nous ne sommes pas majeurs. Tu crois vraiment que ta famille serait d'accord ? Et puis que deviendrait ton apprentissage ? Ne devrais-tu pas d'abord le terminer ? Pense à notre rêve. Tu veux avoir ta propre usine de meubles, non ? Et moi, il faut que j'aille à l'école de commerce pour pouvoir assurer la comptabilité.

Parler de notre rêve commun amenait toujours un sourire sur mes lèvres. Paul Ringström & fils, manufacture de meubles depuis 1936. Cinq ans. C'était le laps de temps que Paul s'était donné pour avoir son entreprise, qui aurait encore plus de succès que celle de son père. Mais ces cinq années suffiraient sans doute à lui faire oublier mon existence...

Paul fixa ses chaussures avec gêne.

— Je... je ne voudrais pas te perdre.

— Mais tu ne me perdras pas ! répliquai-je en me sentant trembler intérieurement. Je ne partirai en Scanie que pour quatre ans. Après quoi je reviendrai en femme d'affaires prête à te seconder.

Je posai mes mains sur ses bras. Il les prit et les pressa contre sa poitrine, comme pour les réchauffer.

En réalité, mon discours apaisant ne reflétait pas ce que je ressentais : quatre ans, c'était une éternité. Il pouvait se passer tant de choses durant ces quelques années !

— Là-bas, tu rencontreras sûrement beaucoup de jeunes gens qui s'intéresseront à toi.

— Mais aucun qui te ressemble ! Et, dis-moi, il y a un tas de jeunes filles ici, non ?

— Je n'en veux pas d'autre que toi, répondit-il en me baisant les mains.

Puis il eut un sourire un peu gêné.

— Tu es sûre qu'on ne pourrait pas entrer chez toi ?

Mon cœur s'accéléra. Il n'y avait personne pour me l'interdire. Cependant je ne pus m'y résoudre. Plus tard, j'aurais sûrement des regrets, mais tant pis.

— Tout à fait sûre, répliquai-je. Ce qui ne veut pas dire que nous ne le ferons jamais.

— En Scanie ? Si je viens te rendre visite quand j'aurai un congé ?

— Pourquoi pas ? Peut-être que moi aussi je viendrai te voir. Et alors on se retrouvera ici.

— Et si la comtesse vend cette maison ? Elle en aura le droit.

Ses paroles accrurent mon appréhension.

— Je trouverai un moyen d'éviter ça.

Je me penchai et l'embrassai au coin des lèvres. Paul me prit alors dans ses bras, m'attira contre lui et m'embrassa sur la bouche. Il ne l'avait encore jamais fait. Son baiser était passionné, impérieux. À cet instant, je ressentis dans le bas-ventre un élanement qui faillit me faire oublier ma résolution. Mais je me dégageai.

— Je t'écrirai. Tous les mois.

— Ce n'est pas assez, répliqua-t-il d'une voix tremblante.

— Toutes les semaines ?

— C'est déjà mieux, dit-il avec un sourire en glissant ses mains dans ses poches et en baissant le

regard. Si tu changes d'avis, fais-le-moi vite savoir, d'accord ? Je suis prêt à attendre, mais à condition d'être sûr que tu veux de moi.

— C'est toi que je veux, m'empressai-je de répondre.

Je me retins d'ajouter qu'en ce monde il y avait peu de certitudes. Enfant, j'étais persuadée que mes parents vivraient éternellement. Et voilà que quelques années plus tard, je les avais perdus tous les deux.

— Et ça ne changera jamais, tu m'entends ? Dès que je serai libre, vraiment libre, on se mariera et plus rien ne se mettra en travers de notre chemin.

Paul acquiesça et m'attira de nouveau contre lui. J'aurais aimé qu'il m'embrasse à nouveau, mais il finit par me lâcher sans que nos lèvres se soient rejointes.

— Bonne chance, Mathilda ! On s'écrira, dit-il avec un sourire triste.

Puis il disparut dans l'obscurité.

— Bonne chance, Paul ! lançai-je en levant la main avec un certain désarroi.

Je me sentis soudain terriblement seule. Avais-je commis une erreur ? Quel mal y aurait-il eu à ce que je le laisse entrer ? J'avais craint qu'on ne répande des ragots sur notre compte. Que quelqu'un aille dire à la comtesse que je recevais des hommes chez moi et que, en dépit du souhait formulé par ma mère, elle m'envoie alors dans un foyer.

Non, j'avais pris la bonne décision. Notre heure viendrait. Et alors plus personne ne pourrait nous séparer.

Le lendemain, je me rendis chez le notaire, où l'on devait me signifier officiellement qu'à compter